

comme je le crois, soit fortement développée, ma première surprise fut énorme; je me rappelle très bien avoir pâli, avoir été près de tomber par terre, et l'avoir craint. Supposez qu'il soit rentré et m'ait trouvé évanoui, le tiroir à la main — ah! une mauvaise conscience peut rendre la vie intéressante (237).

Le titre du livre, en lui, ne frappait pas mon imagination, je pensais que c'était un recueil d'extraits, ce qui me paraissait tout naturel car je savais qu'il s'était toujours appliqué avec zèle à ses études. Mais le contenu était tout autre. Il s'agissait en effet d'un journal, ni plus ni moins, et tenu avec beaucoup de soin; et bien que, d'après ce que je savais de lui auparavant, un commentaire de sa vie ne paraisse pas tout à fait indiqué, je ne peux pas nier qu'après un premier coup d'œil dans ce journal, le titre n'ait été choisi avec beaucoup de goût et de compréhension, témoignant, sur lui-même et sur la situation, d'une véritable supériorité esthétique et objective. Ce titre est en parfaite harmonie avec tout le contenu. Sa vie a été un essai pour réaliser la tâche de vivre poétiquement. Doué d'une capacité extrêmement développée pour découvrir ce qui est intéressant (237) dans la vie, il a su le trouver et, l'ayant trouvé, il a toujours su reproduire ce qu'il a vécu avec une veine mi-poétique. Son journal, par conséquent, n'est pas historiquement juste, ni un simple récit, il n'est pas rédigé au mode indicatif, mais au mode subjonctif. Bien que les détails, naturellement, aient été notés après avoir été vécus, parfois peut-être même assez longtemps après, le récit donne souvent l'impression que tout se passe à l'instant même, la vie dramatique est tellement intense que parfois on croirait que tout se passe devant vos yeux. Il est extrêmement invraisemblable qu'il ait écrit ce journal dans un but particulier; il saute aux yeux qu'au sens le plus strict, il n'avait pour lui qu'une importance personnelle, et l'ensemble, aussi bien que les détails, interdisent de penser que nous avons devant nous une œuvre littéraire, destinée peut-être même à être imprimée. Il est vrai qu'il n'aurait rien eu à craindre pour sa personne en la publiant, car la plupart des noms sont tellement bizarres que leur réalité n'est pas probable; il n'y a que les prénoms que j'ai soupçonnés réels, de sorte qu'il a toujours été sûr lui-même de reconnaître le vrai personnage, tandis que les tiers devaient être induits en erreur par le nom de famille. C'est tout au moins le cas de la jeune fille, Cordélia, que j'ai connue et sur laquelle se porte l'intérêt principal; elle s'appelait en vérité Cordélia, mais non pas Wahl.

Mais comment expliquer alors que le journal ait pris une telle tournure poétique? La réponse n'est pas difficile, c'est parce qu'il avait en propre une nature poétique qui n'était, si on veut, ni assez riche, ni assez pauvre pour distinguer entre la poésie et la réalité. La nuance poétique était le surplus qu'il apportait lui-même. Ce surplus était la poésie dont il jouissait dans la situation poétique de la réalité, et qu'il reprenait sous forme de réflexion poétique. C'était la seconde jouissance et toute sa vie avait pour but la jouissance. D'abord il jouissait personnellement de l'esthétique, ensuite il jouissait esthétiquement de sa personnalité. Il jouissait donc égoïstement lui-même de ce que la réalité lui donnait aussi bien que de ce dont il

avait fécondé la réalité; dans le second cas sa personnalité était émoussée et jouissait alors de la situation et d'elle-même dans la situation. Il avait toujours besoin, dans le premier cas, de la réalité comme occasion, comme élément; dans le second cas la réalité était noyée dans la poésie. Le résultat du premier stade est donc l'état d'âme d'où a surgi le journal comme résultat du second stade, ce mot ayant un sens quelque peu différent dans les deux cas. Grâce à l'équivoque où sa vie s'écoulait, il a ainsi toujours été sous une influence poétique.

Derrière le monde dans lequel nous vivons, loin à l'arrière plan, se trouve un autre monde; leur rapport réciproque ressemble à celui qui existe entre les deux scènes qu'on voit parfois au théâtre, l'une derrière l'autre. A travers un mince rideau de gaze on aperçoit comme un monde de gaze, plus léger, plus éthéré, d'une autre qualité que celle du monde réel. Beaucoup de gens qui se promènent en chair et en os dans le monde réel ne lui appartiennent pas, mais à l'autre. Se perdre ainsi peu à peu, oui disparaître presque de la réalité, peut être sain ou morbide. Le cas de cet homme tel que je l'ai connu autrefois sans le connaître était morbide. Il n'appartenait pas à la réalité et, cependant, avait beaucoup à faire avec elle. Il passait toujours au-dessus d'elle et, même lorsqu'il s'abandonnait le plus, il était loin d'elle. Mais ce n'était pas le bien qui l'en détournait et, au fond, le mal non plus. — aujourd'hui encore je n'oserais pas le dire de lui. Il possédait un peu d'*exacerbatio cerebri* (238), pour lequel la réalité ne disposait pas de stimulant assez fort, sinon fugitif. Il ne succombait pas sous la réalité, il n'était pas trop faible pour la supporter, non il était trop fort; mais cette force était une maladie. Aussitôt que la réalité avait perdu son importance comme stimulant il était désarmé, et c'est en cela que consistait le mal qui existait en lui. Il en était conscient, même au moment du stimulant, et le mal se trouvait dans cette conscience.

J'ai connu la jeune fille dont l'histoire forme la plus grande partie du journal. Je ne sais pas s'il en a séduit d'autres mais, d'après ses papiers, c'est vraisemblable. Il paraît avoir été versé en outre dans une autre espèce de pratique qui le caractérise bien; car il était déterminé trop intellectuellement pour être un séducteur ordinaire. Le journal montre ainsi que parfois c'était quelque chose de tout à fait arbitraire qu'il désirait, un salut par exemple, et il ne voulait à aucun prix recevoir plus, parce que le salut était ce que la personne en question possédait de plus beau. Il a su tenter une jeune fille à l'aide de ses dons spirituels, il a su l'attirer vers lui sans se soucier de la posséder, au sens le plus strict... Je peux me figurer qu'il savait amener une jeune fille au point culminant où il était sûr qu'elle sacrifierait tout pour lui. Mais les choses ayant été poussées jusque-là, il rompait, sans que de son côté les moindres assiduités aient eu lieu, sans qu'un mot d'amour ait été prononcé, et encore moins une déclaration d'amour, une promesse. Et pourtant, une impression avait été créée, et la malheureuse en gardait doublement l'amertume, parce qu'elle n'avait rien sur quoi s'appuyer et parce que des états d'âme de nature très différente devaient continuer à la balloter dans un terrible